

en venant au monde. Sa mère, femme intelligente, assez instruite, lisait beaucoup l'histoire. Benjamin a de qui tenir. Elle mourut le 13 juin 1899, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans; elle ne portait pas de lunettes et avait à peine des cheveux gris.

Benjamin avait à peu près six ans quand son père périt, laissant sa famille sans grandes ressources. Seul fils survivant, (sa sœur Emilie existe encore), obligé de gagner le nécessaire de sa propre existence, il quitta la classe des Frères à dix ans et s'engagea pour porter les paquets au magasin de nouveautés de sa tante Sophie Sulte. C'était bien jeune commencer le rude apprentissage de la vie, mais, garçon précoce, actif, courageux, énergique, il sut toujours se bien tirer d'affaire, et n'a jamais été une semaine sans recevoir de salaire. Ajoutons qu'à cette époque notre petit commissionnaire, outre qu'il savait lire et écrire, connaissait aussi la grammaire, le calcul, et parlait l'anglais ayant été en contact toute sa jeunesse avec des voisins de race anglo-saxonne.

A onze ans, employé dans un magasin de marchandises-sèches, il passe dans une épicerie, puis au commerce de cuir, plus tard devint assistant-teneur de livres chez G.-A. Gouin et Cie., commerçants de bois; ensuite, durant un été, payeur sur un bateau à vapeur, faisant le service entre Trois-Rivières et Montréal. Mettant pied à terre, il ouvre un magasin de vêtements sur le chemin de fer en construction d'Arthabaska à Doucet's Landing; il quitte ce magasin, revient chez G.-A. Gouin et Cie., en 1864, comme comptable. Il avait alors vingt-trois ans, et depuis treize années il s'occupait seul de ses affaires, vivant par lui-même.

Voilà déjà bien des traverses et bien des transformations! M. Sulte écrit à ce propos: "Pierre qui roule de bonne humeur peut amasser quelque chose." (1) Le cas est évident mais il faut un courage, une nature qui n'est pas donnée à tout le monde.

Comme on le voit M. Sulte a tâté de huit ou dix métiers. Il faut l'entendre raconter sa jeunesse, ses tracas, ses revers et tous ses changements. Il n'était pas plus fait pour le commerce, écrivait certain journal parlant de lui, que pour fabriquer des queues de pommes fameuses ou pour corder du bran de scie.

A tous ces "bouts de rôles" M. Sulte apprenait quelque chose; il trouvait moyen d'étudier le soir et, en 1860, il était déjà connu aux Trois-Rivières, à cause des chansons qu'il composait et que les petits vendeurs de journaux distribuaient en prime à leurs

(1)—George-Etienne Cartier, p. 39.